

Étienne Fouilloux

*Eugène
cardinal Tisserant*

1884-1972

Une biographie

desclee
de
brouwer



PAGES D'HISTOIRE – BIOGRAPHIE

Eugène, cardinal Tisserant
(1884-1972)

Du même auteur

Les catholiques et l'unité chrétienne du XIX^e au XX^e siècle. Itinéraires européens d'expression française, Paris, Le Centurion, 1982.

Au cœur du XX^e siècle religieux, Paris, Éditions ouvrières, 1993.

La collection « Sources chrétiennes ». *Éditer les Pères de l'Église au XX^e siècle*, Paris, Cerf, 1995.

Les chrétiens français entre crise et libération, 1937-1947, Paris, Seuil, 1997.

Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962, Paris, Desclée de Brouwer, 1998 (réédition, 2006).

François Varillon. Essai biographique, Paris, Desclée de Brouwer, 2007.

Les chrétiens français entre guerre d'Algérie et mai 1968, Paris, Parole et Silence, 2008.

Étienne Fouilloux

Eugène, cardinal Tisserant
(1884-1972)

Une biographie

Desclée de Brouwer

Collection « Pages d'Histoire »
sous la direction de Jean-Dominique Durand

Dirigée par Jean-Dominique Durand, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Lyon, la collection « Pages d'Histoire » chez Desclée de Brouwer accueille essais, biographies ou publications de documents en écho aux travaux universitaires les plus récents. Elle se propose d'éclairer la place propre des faits religieux au cours de l'histoire, notamment pour tout ce qui touche au christianisme.

À la Samaritaine

Introduction

Qui connaît aujourd'hui la vie et l'œuvre du cardinal Eugène Tisserant? Pas grand monde, si l'on en croit la somme d'erreurs, souvent grossières, émaillant les développements qui lui ont été consacrés dans la production éditoriale récente. À commencer par l'orthographe de son patronyme, où un *d* remplace trop souvent le *t* final, auquel il tenait tant¹. Lorsque ces développements dépassent l'allusion, ils procurent de l'un des rares cardinaux français ayant joué un rôle notable à Rome au cours du *xx*^e siècle deux caricatures contradictoires. Pour une première famille d'auteurs, il s'agit d'un rustre barbu, irascible et paillard, qui ne craint pas d'entrer chez Pie XII en son absence, de mettre les pieds sur son bureau et d'y fumer le cigare; d'un « énorme prélat », incarnant « l'expression la plus grossière de la dégradation morale des hiérarques de l'Église », que la gouvernante du pape, mère Pasqualina Lehnert, est obligée de gifler afin de lui rabattre son caquet²! Pour une seconde famille d'auteurs, il s'agit au contraire d'un génie de l'intrigue, émule de Machiavel et de Mazarin, d'une « éminence grise », voire d'un agent secret mêlé à tous les complots d'Église et d'État du *xx*^e siècle³. Dans un cas comme dans l'autre, la multiplication des bourdes de tout type, recopiées d'ouvrage en ouvrage sans vérification, disqualifie ces « portraits » du Cardinal⁴.

1. « Mon nom s'écrit Tisserant », lettre à ses parents du 23 décembre 1908.

2. Paul I. MURPHY et René ARLINGTON, *La Popessa*, Lieu commun, 1987, p. 173-175, 191-192 et 208-209 notamment (le lieu d'édition n'est pas précisé quand il s'agit de Paris).

3. Roger FALIGOT et Rémi KAUFFER, « Le cardinal-spahi », *Éminences grises*, Fayard, 1992, p. 55-91; ou Roger FALIGOT et Jean GUISNEL, « Le cardinal Tisserant et les réseaux secrets du Vatican », *Histoire secrète de la V^e République*, La Découverte, 2006, p. 603-607.

4. La majuscule désignera Tisserant, et lui seul.

Celui-ci a pourtant occupé des fonctions clairement identifiables dans la Rome pontificale durant plus de soixante ans, entre 1908 et 1971, sous six papes différents de Pie X à Paul VI. Invité par le premier à venir y enseigner l'assyrien et à ordonner les manuscrits orientaux de la Bibliothèque vaticane, il devient, après la Grande Guerre, le maître d'œuvre d'une importante réorganisation de celle-ci. Pape archiviste et bibliothécaire, Pie XI lui en sait gré au point de le nommer cardinal en 1936 et de confier à ce savant orientaliste la responsabilité des Églises catholiques de rite oriental. Tisserant assume cette tâche pendant plus de deux décennies au cours desquelles il lutte avec détermination contre les menaces que font peser sur ses protégés la victoire du communisme, en Europe de l'Est, et la renaissance de l'islam, au Proche-Orient. Il préside en outre, à partir de 1938, aux destinées de la Commission biblique pontificale dont cet ancien élève de l'École dominicaine de Jérusalem fait un outil de libération pour l'exégèse. Résistant au nazisme pendant la Seconde Guerre mondiale, et au communisme pendant la « guerre froide », il acquiert une réputation méritée d'originalité au sein de la Curie. En 1946, il prend la charge du diocèse suburbicaire de Porto et Santa Rufina, dont il fait en vingt ans un modèle de vitalité religieuse aux marges de Rome. Doyen du Sacré Collège en 1951, il joue un rôle important lors des deux vacances pontificales, celle de 1958 et celle de 1963. Il participe aux quatre sessions du concile Vatican II dont il dirige le Conseil de présidence, avant d'être prié d'accompagner Paul VI dans ses voyages à travers le monde.

Aussi curieux que cela puisse paraître, cette grande carrière vaticane n'a éveillé jusqu'ici aucune vocation de biographe. Et le vide a été rempli par une litanie d'attentats à la plus élémentaire des vérités. La mémoire du cardinal Tisserant a pâti, en premier lieu, de la date de son décès : en 1972, la « crise catholique » vouait aux gémonies le triomphalisme de l'Église préconciliaire dont ce prélat pointilleux sur le cérémonial semblait, à tort ou à raison vu de France, l'une des incarnations. À cette raison de fond, qui privait alors l'historiographie de grandes biographies cardinalices, s'en ajoutent deux plus spécifiques, dans le cas de Tisserant. D'une part, le maintien de son appui à l'Opus Cenaculi, institut séculier dont

la disgrâce sous les successeurs de Pie XII n'a pas été sans effet sur la dégradation de sa propre image en Curie. D'autre part son désaccord public avec quelques-unes des réformes administratives de Jean XXIII et de Paul VI, celles qui l'ont contraint à une retraite non voulue notamment.

Le différend s'est cristallisé autour de ses archives, dont le sort a nourri bien des fantasmes, car Tisserant a été le confident, et parfois le protagoniste, de nombre d'affaires épineuses au long de son parcours romain. Voué à la conservation et à l'édition de manuscrits anciens, le futur cardinal acquiert tôt un comportement d'archiviste : il se fait offrir une machine à écrire en 1907 et conserve, non seulement les lettres de plus en plus nombreuses qu'il reçoit, mais aussi le double de celles qu'il envoie. Comme il ne laisse pas le moindre courrier sans réponse, même brève, le fichier de ses correspondants a des allures de bottin, ecclésiastique bien sûr, mais pas seulement. L'humble prêtre et le modeste laïc y côtoient les cardinaux ou les papes, mais aussi les chefs d'État ou de gouvernement : deux cent mille documents peut-être, pour dix-huit mille correspondants. Deux séries de lettres sont particulièrement utiles à l'historien : entre 1908 et 1925, Tisserant écrit chaque semaine à ses parents, puis à sa mère ; entre 1919 et la mort de l'évêque de Strasbourg en 1945, il écrit chaque mois à Mgr Charles Ruch, son probateur dans la Société des prêtres de saint François de Sales, puis à son remplaçant, le chanoine parisien Samuel Hecquet. Après le décès de sa mère et de Ruch, il prend soin de récupérer ses missives, qui décrivent par le menu son quotidien à Rome⁵. Elles permettent notamment d'éclairer une autre source de premier plan du fonds Tisserant : les agendas. Contrairement à une légende tenace, le prélat n'a pas tenu de journal, sauf pendant une brève période au début des années 1920 : « J'avais quelque raison d'écrire des documents personnels quand j'occupais à la Bibliothèque une position subalterne, sans responsabilité relative aux documents officiels ; mais, une fois que j'en ai pris les rênes en main, il ne me semblait plus nécessaire, ni

5. Le chancelier de l'évêché de Strasbourg lui renvoie ses lettres à Mgr Ruch le 1^{er} août 1947 ; et Tisserant l'en remercie le 3 septembre.

convenable, de prendre des notes personnelles, puisque toute mon activité résultait de la correspondance, toujours enregistrée et conservée sous forme de copies faites au carbone⁶. » Mais il a noté jour après jour de sa fine écriture, dans de petits agendas, outre l'emploi de son temps, les noms des personnes rencontrées, des signataires des lettres reçues et des destinataires de ses courriers. Au vice-président du Département des relations extérieures du patriarcat de Moscou qui le presse, en 1965, de rédiger ses Mémoires, le cardinal confirme « qu'il n'a pas de notes, mais [que] son agenda garde la liste de toutes les personnes qu'il a reçues, la mention du lieu où il fut et [qu']il conserve le carbone de toutes ses lettres depuis 1907⁷ ». Bien qu'elliptiques, les précisions des agendas, croisées avec les informations fournies par la correspondance, procurent au biographe un solide fil conducteur.

Historien lui-même, le Cardinal est convaincu de la valeur historique de ses archives. « Je tiens beaucoup à ce que mes instructions concernant ma correspondance soient respectées : j'aime l'histoire, et l'histoire reçoit des correspondances privées une partie de sa meilleure documentation », écrit-il le 23 janvier 1950 à monseigneur André Jullien de Pommerol, doyen du tribunal de Rote, qui est alors son confesseur et son exécuteur testamentaire. Or ces dispositions, répétées en des termes voisins dans ses testaments holographes successifs⁸, prévoient, non seulement la conservation du fonds, mais la possibilité de le consulter après écoulement d'un délai suffisant. Pour le Cardinal, pas de problème : ses papiers lui appartiennent en propre, même s'il convient que cela puisse indisposer l'Église. « Il est vrai que dans ma correspondance privée il peut y avoir des allusions aux affaires de la S.[acrée] C.[ongrégation] ou de la B.[ibliothèque] V.[aticane]. Mais j'ai toujours eu soin de remettre aux deux institutions où j'ai servi le Saint-Siège et l'Église les papiers les concernant, parfois ceux-mêmes de ma

6. Journal du 3 novembre 1919 au 11 février 1922, et pour quelques jours importants de 1929, 1930 et 1932, lettre au cardinal Giovanni Mercati du 24 décembre 1955.

7. Antoine WENGER, *Les Trois Rome. L'Église des années 1960*, Desclée de Brouwer, 1991, p. 183 (19 novembre 1965).

8. 3 janvier 1955, p. 4 ; 4 octobre 1958, p. 3 ; 23 novembre 1964, p. 2 ; 6 août 1968, p. 4-5.

correspondance privée, quand je le jugeais bon⁹. » Après des semaines de travail dans le fonds Tisserant, l'historien confirme la validité d'une telle distinction. Il y a trouvé des lettres « confidentielles » de prélats orientaux ou de délégués apostoliques en Orient; mais pas leurs pendants « officiels », adressés à la Congrégation pour l'Église orientale, qui figurent dans les archives de celle-ci. Assez rares sont les pièces porteuses d'un numéro protocolaire des dicastères de la Curie romaine. Quand il s'en trouve, car la distinction privé-public est d'usage délicat, ce sont le plus souvent des copies, dont l'original a été déposé dans les fonds du Saint-Siège.

Les hautes sphères vaticanes n'ont pourtant pas été convaincues par une telle distinction, qu'elles étaient dans l'impossibilité de vérifier. Aussi les rumeurs concernant les papiers Tisserant s'y sont-elles multipliées vers la fin des années 1960, quand a pâli l'étoile du Cardinal. D'autant que celui-ci n'a rien fait pour les démentir, bien au contraire. En privé, et parfois en public, il ne manquait pas de les présenter comme une source précieuse sur un demi-siècle d'histoire de l'Église catholique. En 1969, peu après l'entretien qui s'y référait accordé par le doyen du Sacré Collège à un jésuite de Radio Vatican¹⁰, Paul VI a promulgué une règle destinée à protéger les intérêts du Saint-Siège en cas de décès cardinalice. Sans résultat dans le cas Tisserant, ni dans bien d'autres après lui, et non des moindres¹¹. Le Cardinal, qui comptait utiliser le fonds pour rédiger ses Mémoires, a autorisé son départ pour la maison des Pyrénées orientales où il souhaitait passer une bonne partie de sa retraite. Ayant trop présumé de ses forces, il n'en a pas eu le temps: seules quelques pages sur son enfance ont été rédigées. Ces Mémoires, dont s'inquiétaient beaucoup les milieux romains, n'ont donc pas vu le jour. Et le fonds est resté vierge jusqu'à ce que l'Association Les Amis du cardinal Tisserant qui en est propriétaire¹², navrée de

9. Lettre citée à Mgr Jullien; « je ne garde jamais de correspondance officielle en dehors du va-et-vient journalier », testament du 4 octobre 1958, p. 3 (même formule, 23 novembre 1964, p. 2).

10. R. P. Pierre LUCAS, s. j., « Pie XI. Une conversation avec S. E. le cardinal Tisserant le 11 février 1969 », 12 pages imprimées.

11. Les papes Jean XXIII et Paul VI ou le cardinal secrétaire d'État Agostino Casaroli.

12. Sant Jordi, 66150 Montferrer.

l'oubli dans lequel était tombé l'ancien doyen du Sacré Collège, fasse appel à des historiens pour retracer son itinéraire peu commun. De cet appel sont issus les seuls travaux à caractère scientifique publiés sur cette figure majeure du catholicisme au XX^e siècle : les actes du colloque de Toulouse pour le trentième anniversaire de son décès, en 2002, et le volume d'Hervé Gagnard sur sa vie spirituelle en 2009¹³.

L'Association, par l'intermédiaire de sa cheville ouvrière Paule Hennequin, petite-nièce et exécutrice testamentaire du Cardinal auprès duquel elle a vécu entre 1958 et sa mort, a sollicité en 2007 du groupe d'histoire religieuse des Universités lyonnaises la confection d'une biographie, dont plusieurs projets avaient tourné court auparavant. Héritier de la proposition, l'auteur de ces lignes a eu le privilège d'explorer durant deux mois, en trois séjours différents, l'exceptionnel fonds Tisserant. Dans l'intervalle, Paule Hennequin a répondu à ses demandes, les plus pointues ou les plus saugrenues, avec une patience et une sagacité remarquables. Ce livre, qu'elle attend depuis longtemps, lui doit donc beaucoup. Et son auteur ne saurait trop la remercier de son soutien sans faille. Il n'en a pas moins conservé son entière liberté de présentation et d'interprétation. Certes, la biographie qu'on va lire est à bien des égards un « Tisserant par lui-même », tant elle est nourrie de la richesse quasi inépuisable des archives du Cardinal : tous les documents dont les références ne sont pas indiquées dans les notes en sont issus¹⁴. Elle n'a pourtant pas négligé d'autres apports, venus de fonds publics français (archives du ministère des Affaires étrangères et archives départementales de Meurthe-et-Moselle), de fonds publics italiens (Archivio centrale dello Stato, Ministero dell'Interno), des fonds du Saint-Siège ouverts à la consultation (Archivio della Congregazione per le Chiese orientali ou Archivio Concilio Vaticano II à l'Archivio Segreto Vaticano, notamment) et de fonds de l'Église catholique en France (archives diocésaines de

13. *Le Cardinal Eugène Tisserant (1884-1972). Une grande figure de l'Église. Une grande figure française*, Toulouse, 2003 ; *Le Cardinal Tisserant à l'école de saint François de Sales*, Parole et Silence, 2009. Existente en outre huit mémoires de maître d'histoire inédits, rédigés entre 1998 et 2003, sous la direction de Sylvaine Guinlé-Lorinet, à l'université de Pau et des Pays de l'Adour.

14. Les citations ont été traduites de l'italien ou de l'anglais.

Lyon). Et son auteur revendique la paternité exclusive de toutes les appréciations qu'elle contient, tant sur l'itinéraire d'Eugène Tisserant que sur ses multiples activités ou la trace ténue qui en subsiste dans la mémoire ecclésiale.

Ainsi sortie d'un injuste oubli et décapée des mythes et légendes dont elle était encombrée, la figure de celui qui fut longtemps le héraut de la présence française en cour de Rome retrouve tout son relief. Elle vaut par elle-même, comme exemple de parcours improbable d'un surdoué du clergé français jusqu'aux plus hautes sphères de l'Église. Elle vaut aussi par ce qu'elle révèle de l'histoire d'une époque mouvementée. Né en 1884, Tisserant a été le témoin, puis l'acteur : de la séparation des Églises et de l'État et de la crise moderniste en France ; des deux guerres mondiales et de la montée du communisme, de la décolonisation et du concile Vatican II à Rome. Il a vécu ces soubresauts du XX^e siècle avec la passion conjointe de l'historien et de l'homme d'action. Depuis l'observatoire privilégié de la Rome vaticane, il les a interprétés avec une indépendance de jugement qui lui a valu quelques déboires. Au fil de sa biographie, c'est tout un pan de l'histoire de la catholicité d'avant Vatican II que l'on parcourt en sa compagnie.

Première partie

Une improbable carrière romaine

I

Héritages

Eugène, Gabriel, Gervais, Laurent¹ Tisserant naît le 24 mars 1884 dans la maison de ses parents, 3, rue Gilbert, à Nancy. Il est le quatrième enfant, mais le premier garçon, de Marie Auguste *Hippolyte* Tisserant, qui exerce la profession de vétérinaire, et de sa femme née *Octavie* Léonie Héloïse Connard. Le futur cardinal trouve dans son berceau un triple héritage sans l'inventaire duquel son itinéraire ultérieur serait incompréhensible : un héritage familial bien sûr, qui comptera d'autant plus pour lui qu'il vivra loin des siens, de son entrée au grand séminaire, en 1900, jusqu'à son décès en 1972 ; un héritage lorrain ensuite, mais indissociable d'un vif sentiment d'appartenance à la nation française, dans une province dont la défaite de 1871 a fait une marche frontière amputée et meurtrie ; un héritage religieux enfin et peut-être surtout : celui d'un catholicisme robuste et profond dans lequel s'effectuera toute sa formation et qui le conduira sans rupture apparente jusqu'à la prêtrise.

L'empreinte familiale

Le père du futur cardinal, Hippolyte Tisserant, est né le 25 août 1839 à Charmes-sur-Moselle, dans les Vosges, seul fils du vétérinaire Gervais Tisserant, qui eut aussi deux filles dont l'une se fit trappistine. On espérait pour lui Polytechnique, mais faute

1. Gabriel, car il a vu le jour la veille de la fête de l'Annonciation, 25 mars ; Gervais et Laurent comme ses deux grands-pères.

d'obtenir le baccalauréat du fait d'un accident de la diligence le conduisant aux épreuves à Besançon, qui lui fit perdre une partie de ses moyens, il se rabattit sur le métier de son père, décidément emblématique dans la famille. Le grand homme de celle-ci est en effet un frère de Gervais, qui sera le parrain du futur cardinal auquel on donnera son prénom, selon un usage alors courant. Ce premier Eugène Tisserant, né en 1816, était non seulement vétérinaire, mais professeur aux Écoles vétérinaires de Toulouse, puis de Lyon où il enseignait la zootechnie, l'hygiène et la police sanitaire. Auteur d'ouvrages de référence, comme ce *Dictionnaire général de médecine et de chirurgie vétérinaire et des sciences qui s'y rattachent*, rédigé avec trois collègues en 1850, c'est un conférencier apprécié dans les milieux agrariens de la région lyonnaise où il fait rapidement figure de notabilité : membre de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles depuis 1851, il est élu deux ans plus tard à l'académie locale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, qu'il présidera. Il représente, à n'en pas douter, un modèle de réussite pour sa parenté lorraine. Aussi, lorsqu'Hippolyte passe le concours d'admission aux Écoles vétérinaires il ne va pas à Maisons-Alfort comme les autres lauréats de l'est de la France, mais à Lyon, auprès de son oncle. Dans la proximité de celui-ci, qui n'a pas d'enfant et qui le considère un peu comme son fils, il n'apprend pas seulement le métier qui sera le sien durant un demi-siècle : sous l'influence du professeur Eugène Tisserant, il acquiert une culture littéraire et musicale variée qu'il tentera, avec des fortunes diverses, de transmettre à ses enfants : non satisfait de fréquenter les salles de concert et l'opéra, il joue très honorablement de la flûte, du piano et surtout du violon. À la mort de son protecteur, il héritera d'ailleurs de sa bibliothèque classique, la bibliothèque scientifique allant à l'École vétérinaire. Hippolyte n'oubliera jamais les leçons reçues à Lyon : il s'efforcera d'y conformer, non seulement sa pratique professionnelle, mais aussi sa vie familiale, sociale et culturelle.

La mère du futur cardinal, Octavie Connard, est elle aussi lorraine de souche : elle a vu le jour le 28 décembre 1844 à Gironville-sous-les-Côtes, non loin de Commercy, dans la Meuse, dont les siens sont issus. Comme son futur mari, elle n'a eu que

deux sœurs, mortes prématurément, signe d'une certaine restriction des naissances jusque dans les bonnes familles lorraines, alors que la génération précédente était bien plus fournie. Elle est la fille de Laurent Connard, forte personnalité qui a pas mal bourlingué, dans la marine et en Algérie, avant de revenir dans son village d'origine où il vit aisément du revenu de ses terres et vignobles, ainsi que de celui de l'argent placé dans les affaires de son frère, entrepreneur de travaux publics. Rapidement enfant unique, la jeune Octavie reçoit une éducation soignée dans le pensionnat que tiennent à Stenay, dans le nord de la Meuse, les religieuses de la Charité de Saint-Charles de Nancy² : elle y obtient l'équivalent du brevet élémentaire, niveau peu fréquent pour les filles à l'époque. Sur les fermes instances de son père, elle doit renoncer au jeune homme de Gironville qu'elle aime, au profit d'Hippolyte Tisserant, frère d'une compagne de pension, qu'elle épouse le 19 juillet 1865. Au terme de la cérémonie, elle lui aurait dit : « Vous avez dû trouver mon comportement anormal. J'en aimais un autre. Mon père n'en a pas voulu. Aujourd'hui je suis votre épouse, vous n'aurez pas à le regretter³. » Et il semble bien en avoir été ainsi. Leurs enfants n'ont jamais senti par la suite de différends majeurs entre leurs parents. Ce mariage de raison, qui était quasiment la règle au XIX^e siècle, a été la souche d'une famille nombreuse et unie.

Après avoir exercé à Bayon, non loin de Charmes, Hippolyte s'est installé à Nancy, où son père lui a acheté une clientèle, d'abord 21, rue Bailly, puis en 1866 dans la maison de la rue Gilbert qui constitue la dot de sa femme. Il acquiert vite, non seulement une réputation d'excellent praticien pour les animaux de la ville comme pour ceux de la campagne proche, mais une stature de notable local, à l'image de son oncle et modèle : il multiplie les interventions publiques, parmi lesquelles le cours gratuit d'hygiène et de zootechnie qu'il donne de 1867 à 1914. Membre éminent de la Société centrale d'agriculture, ainsi que du Conseil central d'hygiène et de salubrité publique de Meurthe-et-Moselle, ou

2. Dites plus couramment Sœurs de Saint-Charles.

3. Propos cité par Paule HENNEQUIN, « La famille d'Eugène Tisserant et son pays natal », 21 pages dactylographiées (p. 6).

encore de la Société d'encouragement et de bienfaisance pour les campagnes, il est reçu membre associé de l'Académie de Stanislas et obtient plusieurs distinctions pour ses travaux lors des expositions universelles parisiennes de 1889 et de 1900. Écarté du Conseil d'hygiène en 1903 et privé du Mérite agricole, il pâtit de ses convictions religieuses et du regain d'anticléricalisme des débuts du ^{XX}^e siècle.

Le jeune marié n'est cependant pas complètement absorbé par le développement de sa clientèle. Bâtie au début du ^{XVIII}^e siècle, la grande maison de la rue Gilbert peut sans problème accueillir, outre son cabinet, de nombreux enfants. Or, d'enfants, il n'y en a pas pendant quinze ans, ce qui ne laisse pas de surprendre chez un couple dont la piété catholique est notoire. Octavie est en effet sujette à des crises d'asthme dont le traitement par un médicament qui contient de l'arsenic à faible dose provoque une impressionnante série de fausses couches. Alors que les Tisserant désespéraient d'avoir une descendance, deux jumelles naissent enfin le 7 juillet 1880 : Claire, considérée comme l'aînée, entrera chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne, congrégation locale où elle a fait ses études ; et Marie, qui épousera en 1903 un représentant de commerce, Jean Vuillemin, dont elle deviendra précocement veuve en 1918 du fait de la grippe espagnole, avec neuf enfants à charge, l'aîné n'ayant que quinze ans. Deux ans plus tard, le 28 mars 1882, suit Louise qui, après des velléités monastiques, épousera en 1905 le cultivateur Jules Mourot, originaire d'un village proche de Nancy, Bouxières-aux-Chênes, qui la laissera veuve, elle aussi, à cinquante ans. Deux ans plus tard, presque jour pour jour, arrive enfin le premier garçon, cet Eugène dont on peut penser qu'il a été ardemment désiré et que ses parents nourrissent pour lui de grands espoirs. Viendront ensuite deux autres garçons : Charles, né le 14 août 1886, s'illustrera comme missionnaire en Oubangui-Chari, dans la congrégation des Pères du Saint-Esprit, et mériterait qu'un historien s'intéresse à son existence peu banale d'apôtre et de savant, botaniste, ethnologue et linguiste⁴ ; Henri enfin, né le

4. Eugène, Card. TISSERANT, « Le Père Charles Tisserant (1886-1962) », tiré à part de la *Semaine religieuse de Nancy*, mai 1963, 8 p.

18 janvier 1889, fera carrière dans l'épicerie et la quincaillerie à Diarville, au sud de la Meurthe-et-Moselle, près de Charmes. Octavie Tisserant, qui vient d'avoir six enfants en neuf ans, va alors sur ses quarante-cinq ans, âge au-delà duquel toute nouvelle grossesse serait dangereuse pour elle comme pour son enfant. Ainsi s'interrompt la fratrie Tisserant : malgré les quinze ans de retard dus à l'asthme maternel, elle atteint une taille respectable, bien supérieure à celle de la famille nancéienne moyenne, la ville étant atteinte avant les campagnes lorraines par la dénatalité.

Les documents et témoignages sur la vie quotidienne chez les Tisserant sont rares. Petit homme portant la barbe, Hippolyte travaille beaucoup pour faire vivre sa famille, sans jamais prendre de vacances ; ayant renoncé volontairement au cheval après 1870, il effectue ses visites à pied, même quand elles sont lointaines, et lit le journal en chemin pour ne pas perdre de temps... ou bien récite le chapelet. *Pater familias* à l'ancienne, il assume les décisions principales, notamment pour ce qui concerne l'éducation des enfants. Il a d'ailleurs trouvé le temps de s'en occuper dès leur plus jeune âge : « Mon père, habitué aux soins à donner à des êtres qui ne parlent pas, devint un excellent puériculteur », se souvenait le Cardinal⁵. Et il suit de près leurs progrès dans les matières qui lui sont familières, sciences naturelles ou physiques notamment. Hippolyte a ainsi beaucoup compté pour son fils aîné, comme pour ses frères et sœurs, qu'il invitait à l'accompagner dans ses tournées aux portes de Nancy le jeudi, jour de congé scolaire à l'époque⁶. C'est ainsi que le jeune Eugène a découvert, dans la banlieue est de la ville, les parties communes de la chartreuse de Bosserville dont son père soigne les animaux, sans se douter que ces bâtiments lui deviendront familiers, comme refuge du grand séminaire diocésain, après l'expulsion des Chartreux⁷. Proches les uns des autres par l'âge, les enfants constituent un groupe soudé, avant que les collèges ne les dispersent : ils se tutoient, mais ils vouvoient leurs parents. Ils sont

5. « La famille », note manuscrite sans date.

6. « Il ne faut pas trop s'étonner que nous [Charles et lui] soyons des coureurs de grand chemin, papa nous a si bien habitués à galoper sur les routes », lettre aux parents, 5 janvier 1913.

7. Lettre du Cardinal au chartreux dom Savinien M. Rouard, 3 mai 1942.

laissés libres de choisir leur voie à condition d'obtenir, au terme de solides études secondaires, le baccalauréat pour les garçons et le brevet supérieur pour les filles. Contrat rempli, sauf pour Henri qui bronche sur le bac. Hippolyte Tisserant intervient aussi dans le choix des conjoints de ses filles, moins pour conclure des mariages arrangés que pour les unir à des hommes prémunis contre la maladie, ce qui ne sera malheureusement pas le cas.

On ignore dans quelle mesure Octavie est associée à la conduite de la maisonnée, dont elle assume à coup sûr le bon fonctionnement matériel, avec l'aide d'une unique domestique pour l'aider quand ses enfants étaient petits⁸. Fille de la campagne, elle pourvoit la famille en légumes et en fruits grâce à un jardin assez éloigné de la rue Gilbert. Il est probable qu'elle et ses enfants appliquent les décisions maritales et paternelles, selon une division des tâches largement dominante à la fin du XIX^e siècle. Ses études lui permettent pourtant d'intervenir à l'occasion dans celles de ses enfants: son fils aîné se rappelait qu'elle lui avait fait lire un manuel de mythologie grecque et romaine. Elle est aussi la principale ordonnatrice d'une quasi-égalité de traitement entre garçons et filles, déjà perceptible pour les études, mais peu commune alors. Toute la nichée est appelée à prendre sa part des travaux ménagers, sans distinction de sexe: lessive, cuisine, couture ou cirage des chaussures. Eugène a ainsi acquis un remarquable sens pratique qui lui a permis de se débrouiller seul ensuite, aussi bien lors de ses nombreux voyages, que pendant la Grande Guerre ou durant son relatif isolement des années 1920 au Vatican.

Une telle éducation a nourri entre enfants et parents, malgré le vouvoiement, mais aussi entre frères et sœurs d'âge voisin, outre de solides liens affectifs, un fort sentiment de solidarité. Loin de Nancy depuis 1904, Eugène écrit chaque semaine à ses parents, puis à sa mère, après la disparition de son père en 1917. Ainsi les informe-t-il en détail de ses découvertes et de ses travaux, à Jérusalem, à Paris, puis à Rome. En retour, ses parents tiennent

8. Le Cardinal se préoccupera de la vieillesse d'une veuve Serville-Kauffer, « arrivée chez nous quelques mois après ma naissance, et à qui par conséquent je dois beaucoup, car elle a fait environ sept ans de service à la maison », lettre à Mgr Jean Grenouillet, 14 août 1942.

pour lui la chronique familiale et la chronique locale. Cet échange régulier, inestimable pour l'historien, maintient un lien étroit entre le jeune prêtre et sa famille, malgré l'éloignement. Les responsabilités venant, et pour ne pas alourdir un courrier déjà conséquent, Mgr Tisserant choisit d'informer ses frères et sœurs, puis leurs familles respectives, de ses activités croissantes, ses voyages notamment, par un système de lettres circulaires adressées à l'aîné de chaque lignée. Inaugurée en 1927 à l'occasion de son premier séjour aux États-Unis, la série se poursuit et s'amplifie jusqu'au décès du Cardinal : d'abord manuscrites, les circulaires sont toutes dactylographiées à partir de 1950, quand le Cardinal dispose d'une machine à écrire portative. Ainsi sa parenté, de plus en plus nombreuse, est-elle informée des faits et gestes marquants du frère et de l'oncle devenu un grand personnage de l'Église.

La solidarité n'est pas un vain mot chez les Tisserant. Sous l'angle de la culture et de la notabilité, la famille d'Eugène appartient à une honnête bourgeoisie provinciale, mais pas du point de vue financier. Bien que ne roulant pas sur l'or, puisque l'achat de livres est pour eux un luxe occasionnel, Octavie et Hippolyte ont toutefois consenti d'importants sacrifices pour confier leurs enfants à l'enseignement privé. Modeste boursier d'Église à partir de 1900, puis modeste employé du Vatican à partir de 1908, Eugène a souvent recours à ses parents pour qu'ils lui envoient les livres, les vêtements ou les fournitures de bureau qui lui font défaut, ainsi que des honoraires de messes. Mais dès que sa solde d'officier ou son traitement de bibliothécaire le lui permettent, le flux s'inverse : non seulement il envoie un peu d'argent à sa mère vieillissante et désormais veuve rue Gilbert, mais ses conseils prennent un poids croissant dans les choix familiaux : à la veille de la Grande Guerre, son avis est sollicité lors des préparatifs du mariage d'Henri avec Madeleine Hellenbrand. En 1917, la disparition accidentelle de son père fait de lui un véritable chef de famille. Dès lors et jusqu'à sa mort, il ne cesse d'aider moralement et matériellement ses frères et sœurs, ainsi que la nombreuse progéniture de ceux qui ne sont pas au service de l'Église, tout spécialement les Vuillemin qui ont perdu prématurément leur père. On en trouvera de multiples preuves chemin faisant. Avec le

même sens de la décision que son père, il en est ainsi venu à le remplacer, comme fils, comme frère et comme oncle, selon le même esprit, tout à la fois chaleureux et bourru : rares sont désormais les décisions de quelque importance qui ne passent pas par lui. Si la famille compte beaucoup sur le futur cardinal, elle compte beaucoup pour lui. Et il en est fier, au point d'informer ponctuellement ses multiples correspondants du nombre croissant de ses petits-neveux et petites-nièces.

L'empreinte patriotique

Par Gironville, côté maternel, et par Charmes, côté paternel, Eugène Tisserant plonge ses racines dans la partie méridionale de la Lorraine rurale d'expression française. Une seule intrusion étrangère, au sens propre du terme, dans son ascendance : cette Élisabeth Vetter venue en 1787 d'Unterprechtal, dans la Forêt Noire, rejoindre des frères meuniers à Châtel-sur-Moselle comme les Tisserant, qui a épousé son arrière-grand-père paternel. Tous les autres membres de sa famille sont lorrains de bonne souche et le resteront, puisque Marie, Louise et Henri se marient et s'installent dans la proximité de Nancy, le plus éloigné étant Henri, à Diarville. Seuls les trois membres de la fratrie qui se sont mis au service de l'Église quittent leur région d'origine : Claire, devenue sœur Stanislas, du fait de l'exil des congrégations, puis des tâches d'enseignement que lui confient ses supérieures en France, mais aussi en Belgique, voire en Italie et au Maroc ; Charles dans ses différents postes missionnaires en Oubangui-Chari, puis au Muséum d'histoire naturelle à Paris ; Eugène à Jérusalem, à Paris et enfin à Rome. Pendant longtemps, les membres de la famille restés au pays ne voyageront que par fils, frère, oncle ou grand-oncle interposé, dont les lettres circulaires sont lues avec une vive curiosité : « Dès notre plus tendre enfance nous avons ainsi la possibilité de "voyager" dans des pays tellement lointains pour notre imaginaire et de faire connaissance avec d'autres mondes et modes de vie », témoigne l'une de ces auditrices passionnées⁹.

9. Paule HENNEQUIN, « La famille d'Eugène Tisserant et son pays natal », *cit.*, p. 18.

Eugène, pour sa part, vit les vingt premières années de sa vie à Nancy. La ville a souffert de la guerre de 1870-1871 : occupée sans combat dès le 12 août 1870 par les troupes allemandes, elle est l'une des dernières libérées de leur sujétion. Ultime gage du paiement de la lourde indemnité de cinq milliards de francs consentie par la France vaincue à l'Allemagne au traité de Francfort, le 18 mai 1871, Nancy ne recouvre sa liberté que le 1^{er} août 1873, après remboursement accéléré par le gouvernement d'Adolphe Thiers, « libérateur du territoire » auquel la ville dressera en 1879 une statue place de la Gare. Durant cette occupation, le couple Tisserant, qui n'avait pas encore d'enfant, a dû héberger des officiers allemands avec leurs chevaux, l'humiliation s'ajoutant à la charge matérielle. Fiers d'être lorrains à bien des égards, ils ne se referment donc pas sur leur identité régionale. Certes, ils savent que la Lorraine n'est française que de fraîche date, mais cette jeunesse n'éveille pas en eux la nostalgie de l'antique duché ni de l'éphémère royaume, qui alimentait pourtant quelque particularisme au milieu du XIX^e siècle¹⁰. Même s'il en avait été ainsi, la défaite de 1870-1871 et ses lourdes conséquences locales auraient achevé de les arrimer solidement à la maison France.

La proximité de la nouvelle frontière, moins d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau de Nancy, les empêche d'oublier l'opération chirurgicale subie par leur région, et à travers elle, par leur pays. Le village des Mourot, Bouxières-aux-Chênes, est le dernier village français sur la route de Nancy à Metz, avant la frontière ; d'une fenêtre de leur ferme on aperçoit le village natal de Jules, Amelécourt, qu'il a dû quitter clandestinement pour ne pas faire son service militaire dans l'armée allemande. « Je suis né, j'ai grandi dans l'atmosphère d'une défaite moins spectaculaire que celle de 1940, mais qui avait tout de même frappé considérablement les esprits. Mon père, après la guerre de 1870, s'était imposé à titre de sacrifice [...] deux privations qui lui coûtèrent beaucoup : il renonça au cheval, alors qu'il en avait entretenu deux jusque-là et aimait passionnément à monter, et amateur de cigares fins, il avait

10. Pierre BARRAL, *L'Esprit lorrain. Cet accent singulier du patriotisme français*, Presses universitaires de Nancy, 1989.

alors cessé de fumer », écrit le Cardinal à son ami Georges Albert, le 20 janvier 1942. Hippolyte entretient d'ailleurs ses enfants dans le souvenir de l'épreuve, par des visites à Metz, symbole de la défaite et but d'une sorte de pèlerinage patriotique.

« Aller à Metz était une récompense ambitionnée, écrira bien plus tard le Cardinal. Je l'obtins alors que j'avais neuf ans, si mes souvenirs sont exacts. Le voyage avait le caractère d'un pèlerinage, dominé par la religion du souvenir. En sortant de la gare de Metz, on passait devant des casernes où les exercices au pas de parade provoquaient un coup d'œil curieux mais discret. Sur l'Esplanade, on s'avancait jusqu'au bord extérieur pour jouir de la vue sur la Moselle, puis on gagnait la cathédrale où il n'y avait pas encore la statue de l'empereur Guillaume II sous la figure du prophète Daniel. On allait ensuite au cimetière de Chambièrre pour visiter les monuments en souvenir des morts de 1870. Et la journée se terminait chez Moitrier pour un déjeuner à la française. On avait admiré en passant les statues du maréchal Fabert et de Ney, tandis que les statues des vainqueurs, protégées jour et nuit par un service de garde, provoquaient après le passage de la frontière des explications réservées. Grande leçon d'histoire que cette journée : gloire et tristesse¹¹ ! »

Bien plus tristesse que gloire, d'ailleurs : dans aucun des documents familiaux n'affleure un sentiment revanchard, que les autorités françaises s'efforcent d'ailleurs de canaliser, pour ne pas multiplier les incidents du type de celui de Pagny-sur-Moselle survenu en 1887 et connu sous le nom d'affaire Schnaebelé, trois ans après la naissance d'Eugène¹². Parce qu'elle a une vive conscience de se trouver en première ligne face à l'Allemagne, la Lorraine des Tisserant ne joue pas la stratégie de la tension avec sa puissante voisine, sans pour autant oublier les « provinces perdues¹³ ». Ces Lorrains connaissent trop bien les Allemands pour

11. « Alsace-Lorraine », contribution à *Visages de la France*, Librairie académique Perrin, 1968, p. 367-376.

12. Le commissaire spécial de police Schnaebelé est brièvement arrêté par les Allemands et accusé d'espionnage pour avoir franchi la frontière à cet endroit : il s'ensuit une brève flambée de nationalisme chez les deux récents adversaires.

13. À la résistance desquelles, entre 1870 et 1918, est consacré pour l'essentiel « Alsace-Lorraine », texte cité.

s'en faire une idée caricaturale : des liens assez fréquents existaient avant 1870 avec la branche allemande de la famille. « Mon père avait pris des vacances dans le Grand-Duché de Bade pendant toute sa jeunesse estudiantine, invité par un cousin qui était Schulmeister. Ce cousin, Karl Kramer, avait participé aux mouvements révolutionnaires de 1848, ayant alors une vingtaine d'années, et avait été puni par un exil de deux ans, qu'il avait passés chez mon grand-père [...] alors que mon père [...] avait environ dix ans. Entre le grand cousin, qui ne se maria pas, et mon père, qui eut deux sœurs, mais pas de frères, il y avait des liens de véritable fraternité. » Ils furent rompus par la guerre. Et c'est seulement en 1896, Eugène a alors douze ans, qu'il peut accompagner son père dans un voyage de quatre jours en Allemagne qui les mène d'abord à Strasbourg, puis à Elzach et à Fribourg, dans la Forêt Noire, pour renouer avec la famille allemande. Eugène retourne voir le neveu de Karl, Gustav Kramer, qui se destine à la prêtrise, en 1898 et en 1900. Les relations tournent court du fait de la mort prématurée du séminariste, mais elles furent chaleureuses et ne dénotent chez les Tisserant aucun antigermanisme de principe. Eugène lit et parle alors la langue de Goethe, dont il perdra quelque peu l'usage, faute de pratique par la suite¹⁴.

Le patriotisme familial n'a donc rien d'un nationalisme exacerbé. Il n'est pas non plus fixé obstinément sur la « ligne bleue des Vosges », pourtant toute proche. Aux séances de la Société de géographie de l'Est, Charles s'enthousiasme pour l'extension de l'empire colonial français, au point de lui consacrer sa vie comme missionnaire. Sur place, il aura d'ailleurs tout le loisir de découvrir les tares de la colonisation et d'en instruire les siens. « Il y a de bien tristes pages dans notre épopée coloniale, que nos administrateurs écrivent par leur inconduite, leur imprévoyance, ce qu'on appellerait avec exactitude leur "j'm'en f...isme" », écrit Eugène le 11 janvier 1914 à Georges Albert, auprès duquel il déplore l'« incurie de notre administration coloniale ». Grâce à Charles, qui est en Oubangui-Chari à partir de 1911, l'exaltation n'est pas plus de mise sur le terrain impérial que sur le terrain métropolitain.

14. Sur ses rapports avec l'Allemagne, lettre à Otto Karrer, 12 février 1960 (après celle au baron Raitz von Frentz, 22 mai 1954).

Grandir à Nancy avant 1900 fournit pourtant à ce patriotisme bien des motifs de satisfaction. Si la ville a souffert de la guerre et de la défaite, qui la coupe de la Lorraine annexée, elle en a aussi bénéficié, car elle fait figure de vitrine de la France face à l'Allemagne. Vitrine militaire, naturellement, bien que la proximité de la frontière empêche de protéger son Grand Couronné d'une enceinte fortifiée : siège du 20^e corps d'armée, Nancy se trouve sous la protection directe de la célèbre 11^e division d'infanterie, baptisée la « division de fer ». La ville abrite plus de dix mille soldats au début du XX^e siècle, soit un douzième de sa population. Malgré une natalité défailante, celle-ci a en effet été dopée par l'immigration, des optants d'Alsace-Moselle pour la France, après 1871, puis de paysans et d'étrangers venus travailler dans les industries nouvelles ou reconstituées. De cinquante mille en 1866, sa population passe à cent vingt mille en 1913, soit une croissance supérieure à celle de Paris. Ce brillant essor économique, symbolisé par l'Exposition internationale de l'Est de la France en 1909, fait de Nancy bien plus que la préfecture du nouveau département de Meurthe-et-Moselle : une véritable capitale régionale, et qui s'en donne les moyens. Avec son université complète et sa couronne de prestigieuses grandes écoles, au premier rang desquelles celle des Eaux et Forêts, elle devient un foyer intellectuel réputé. Quant à sa fameuse École d'architecture et d'arts décoratifs, elle s'efforce avec succès de remporter un « Sedan artistique¹⁵ » sur la lourdeur des bâtiments dont l'Allemagne wilhelmienne gratifie Metz. Eugène Tisserant et les siens peuvent donc à bon droit être fiers d'une ville à laquelle ils sont très attachés : le futur cardinal y reviendra chaque année, pour Pâques et pour ses vacances d'été, s'y reposer des fatigues romaines quand la conjoncture ecclésiale et internationale le lui permettra. Le rayonnement de la ville n'oblitére pas le souvenir des « provinces perdues », mais il manifeste avec éclat les possibilités de redressement français après la défaite.

Chez les Tisserant, la question du régime ne fait pas obstacle au patriotisme. Côté maternel, pas de problème : on est

15. *Histoire de Nancy*, sous la direction de René TAVENEAU, Toulouse, Privat, 1978, p. 410.

républicain et français d'un même mouvement. Le grand-père Laurent Connard n'a-t-il pas planté l'arbre de la Liberté à Gironville en 1848, avant d'être obligé de quitter deux ans la Meuse où son opposition à Napoléon le petit le rendait indésirable ? Sa fille n'est pas aussi « avancée » que lui, mais elle a toujours été républicaine. Tel n'est pas le cas de son mari. Sans qu'on sache bien pourquoi, Hippolyte Tisserant est monarchiste d'origine, et d'une variété très particulière : il est naundorffiste, c'est-à-dire convaincu que le fils de Louis XVI n'est pas mort, comme on le croit, mais que sa descendance survit dans celle de Karl-Wilhelm Naundorff, qui s'est proclamé Louis XVII à partir de 1831 : « Mon père était royaliste, légitimiste, de la teinte naundorffiste, et [...] il l'est resté au fond de son cœur » ; il « était persuadé que Louis XVII ayant survécu, il ne pouvait y avoir de roi légitime que parmi ses descendants¹⁶ ». Hippolyte Tisserant est pourtant plus catholique et pontifical que monarchiste : quand Léon XIII demande en 1890-1892 aux catholiques français de se rallier au régime républicain, sinon à ses lois laïques, il range ses publications naundorffistes dans un placard, pour ne plus jamais les ressortir¹⁷. Républicain de raison, sinon de cœur, à la différence de son beau-père, il ne va pas jusqu'à confier ses enfants aux écoles de la République. Il crédite néanmoins le régime du sursaut d'énergie dont sa bonne ville de Nancy procure l'exemple ; sursaut jalonné d'événements mémorables comme l'érection d'une statue à Jeanne d'Arc, « sainte de la patrie », en 1890, ou la visite appréciée du président Sadi Carnot, en 1892. C'est un républicain rallié, républicain très modéré comme on les aime à Nancy, mais républicain tout de même et patriote français. La leçon apprise auprès de lui avant 1900 n'a pas été oubliée : sans avoir jamais eu de tentation monarchiste, Eugène Tisserant a contracté auprès des siens, à Nancy, un patriotisme lorrain indissociable de son patriotisme français, patriotisme de la frontière qui explique nombre de ses choix ultérieurs.

16. Lettre à Georges Albert, 20 janvier 1941.

17. Projet de lettre à Pie XII, 22 juin 1940.

L’empreinte catholique

C’est à n’en pas douter la plus forte. L’unique mouton noir de la famille, à cet égard, n’est autre que le grand-père Connard, dont le républicanisme avancé se nourrit de la philosophie des Lumières, passablement critique envers l’Église. Selon une répartition des tâches fréquente au XIX^e siècle, il a laissé sa femme pratiquer sa religion et élever sa fille chrétiennement. Réfugié à Nancy auprès de celle-ci après la mort de son épouse, il disparaît en 1885 sans avoir eu le temps d’exercer la moindre influence sur Eugène qui n’avait pas encore un an. « Le républicanisme de mon grand-père, mort quand j’avais à peine plus de dix mois, était si fortement teinté de rousseauisme, que je ne vois pas comment il aurait pu attirer le séminariste, ou collégien se destinant au séminaire que j’étais quand je suis devenu républicain. Maman d’ailleurs avait conservé un mauvais souvenir des exploits politiques de son père et n’a jamais rien fait ou dit qui pût m’exciter à l’imiter », répond le Cardinal à l’ami cherchant à comprendre son hostilité envers Vichy¹⁸. Le grand-père libre penseur n’a donc pas bonne presse dans la famille; il est pourtant mort réconcilié avec l’Église *in articulo mortis*, selon un autre lieu commun de l’époque.

Dans une ville comme Nancy, où la présence d’une abondante garnison et d’une forte proportion de célibataires des deux sexes explique le nombre élevé des naissances illégitimes, la situation religieuse tend à se dégrader, mêmes dans les paroisses du centre-ville, comme celle des Tisserant, Saint-Sébastien. « Notre paroisse comptait douze mille âmes, dont il fallait défalquer à peu près huit mille soldats en casernes. Mais il n’y avait que douze hommes allant à la messe tous les dimanches, dont mon père », avant qu’un curé dynamique nommé en 1895, l’abbé Auguste André, et la mission rédemptoriste de 1898 ne redressent la situation : « Après la mission il y avait cinq cents hommes environ tous les dimanches à la messe¹⁹. » Les époux Tisserant font donc figure de dévots, au sens noble du terme, selon la classification de Gabriel Le Bras : non

18. Lettre citée à Georges Albert, 20 janvier 1941.

19. Lettre du 12 septembre 1970 à l’abbé André Cérout, curé des Eyzies-de-Tayac, en Dordogne, auquel sa paroisse « donne peu de satisfaction ».

seulement ils ne se satisfont pas de l'observation scrupuleuse des prescriptions canoniques – assistance à la messe dominicale, confession et communion pascalle – qui feraient d'eux de simples pratiquants, mais ils sont animés, bien que de façon différente, d'une foi vigoureuse et engagée au service de l'Église.

Hippolyte, qui a un oncle prêtre et deux tantes religieuses, ainsi qu'une sœur trappistine au monastère de Blagnac, en Haute-Garonne, a certes fait ses études secondaires au petit séminaire de Pont-à-Mousson, mais sans intention d'entrer dans les ordres. Il ne manquerait pour rien au monde sa messe quotidienne à Saint-Sébastien, dont il contribue à administrer le temporel, comme membre, puis président du conseil de fabrique, jusqu'à la Séparation de 1905. On sait qu'il prie volontiers en solitaire, sur les chemins le conduisant chez ses clients; et qu'il s'est rendu à Lourdes en 1900, avec le pèlerinage diocésain, puis à Rome en 1909, pour la béatification de Jeanne d'Arc. Cet homme austère vit toutefois d'une piété rigoriste, qui le tient éloigné de la communion, sauf quatre ou cinq fois dans l'année, pour les grandes fêtes. Catholique soumis, il s'incline toutefois lorsque le pape Pie X prône la communion fréquente en 1905, de la même manière qu'il s'est rallié au régime républicain à l'invitation de Léon XIII quinze ans auparavant. « Mon père, qui avait adhéré au message de l'apparition de La Salette, m'a mis bien des fois au courant des discussions qui avaient eu lieu peu après les événements », signale le Cardinal en 1955²⁰. La dévotion à « celle qui pleure », selon Léon Bloy, et quelques autres indices confirment le caractère sévère de la foi d'Hippolyte Tisserant, où la notion de sacrifice occupe une place de choix, comme le don de trois de ses enfants à l'Église le prouve avec une autre force que le renoncement au cigare et au cheval après 1870.

Celle de sa femme est tout autre. L'élève des religieuses de la Charité de Saint-Charles de Nancy communiait en effet « à peu près tous les jours bien avant le règne de Pie X », délivrée de la religion de la crainte, si fréquente encore au XIX^e siècle dans une Lorraine fortement marquée par l'empreinte janséniste, et

20. Lettre au supérieur général des Missionnaires de La Salette, 26 décembre.

« formée à la dévotion eucharistique par un prêtre de notre diocèse, alors aumônier des Visitandines, qui se préparait à entrer chez les PP. du Saint-Sacrement et avait certainement pratiqué les écrits du bienheureux » Pierre-Julien Eymard leur fondateur²¹. Elle est aussi une excellente chrétienne, mais sur un mode plus serein que celui de son mari. Son affiliation active à plusieurs œuvres nationales dilate sa foi aux dimensions de la catholicité. « Ma mère était zélatrice de l'œuvre expiatoire » de La Chapelle-Montligeon, dans l'Orne, pour les âmes du Purgatoire²², écrit le Cardinal ; mais elle contribuait aussi à l'activité de l'Œuvre des Écoles d'Orient²³, fondée en 1856 par l'abbé Charles Lavigerie, futur évêque de Nancy, œuvre dont son fils sera un siècle plus tard le protecteur, comme secrétaire de la Congrégation pour l'Église orientale.

Les Tisserant ont fondé, dans les limites qu'imposait l'asthme, puis l'âge d'Octavie, une famille bien plus nombreuse que celles dont ils sont issus. Et leur exemple sera suivi par leur descendance : onze enfants dont neuf vivants chez Marie et Jean Vuillemin ; sept dont quatre vivants chez Henri et Madeleine Hellenbrand ; trois seulement chez Louise et Jules Mourot. Ces familles nombreuses, qui donneront au cardinal une kyrielle de neveux et de petits-neveux, ne sont pas encore l'exception à l'époque ; elles n'en témoignent pas moins du refus, conformément au souhait croissant de l'Église, de toute limitation des naissances. Au sein du couple fondateur, la balance religieuse semble pencher plutôt du côté maternel. Certes, on n'y badine pas avec les prescriptions de l'Église : le petit Eugène est baptisé à Saint-Sébastien trois semaines après sa naissance, le 14 avril 1884 ; il a pour parrain l'illustre grand-oncle qui aurait dit, en le voyant pour la première fois : « Celui-là sera évêque. » Il n'a cependant pas le loisir de s'occuper de lui, car il meurt en 1888. Les Tisserant sont assidus à la messe dominicale et bien sûr aux grandes fêtes, mais il ne semble pas qu'ils aient accablé leurs enfants sous les exercices religieux et les dévotions adventices : la prière vespérale en famille suffit, sans

21. Lettre du Cardinal à Clara Rumball-Petre, 17 juin 1941 (le père Eymard a été béatifié en 1925).

22. Lettre du Cardinal au chapelain Pierre Lefèvre, 9 janvier 1957.

23. Aujourd'hui L'Œuvre d'Orient.

récitation du chapelet, même si Octavie se sert des menus faits de la vie quotidienne pour appuyer ses leçons de morale.

Ces fortes convictions religieuses conduisent Hippolyte et Octavie à confier leurs enfants, garçons compris, à l'enseignement privé confessionnel, bien représenté et de qualité dans leur environnement lorrain. Les filles font toutes les trois leurs études secondaires chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne à Nancy²⁴. L'aînée d'entre elles, Claire, reste dans la congrégation sous le nom de sœur Stanislas. Sa prise d'habit, le 25 septembre 1900, coïncide, à quelques jours près, avec l'entrée d'Eugène au grand séminaire le 1^{er} octobre. Elle consacrera sa vie aux enfants qui lui seront confiés. Son frère le Cardinal regrettait toutefois que la congrégation ne lui ait pas fait faire les études supérieures qui auraient permis de mieux utiliser ses aptitudes. Les aînés des garçons sont confiés d'abord aux mêmes religieuses, puis aux collèges Saint-Léopold et Saint-Sigisbert, externats nancéiens de la prestigieuse institution de La Malgrange. Seule exception : Henri, le benjamin, qui suit d'abord les leçons des Pères du Saint-Esprit à Épinal, puis des Jésuites dans leur collège d'exil de Florennes, en Belgique. Aucun contact donc avec l'enseignement public, sauf pour les épreuves d'examen : les enfants Tisserant sont de purs produits de l'enseignement catholique.

Il n'est guère étonnant que, dans ces conditions, trois d'entre eux se soient orientés vers le service exclusif de l'Église : la religieuse sœur Stanislas, le prêtre séculier Eugène et le religieux missionnaire Charles. Un tel sacrifice, qui ne semble pas avoir suscité de tension aiguë dans la famille, n'empêche d'ailleurs pas celle-ci d'avoir une nombreuse descendance par les trois autres branches. Cette répartition des tâches, si l'on peut ainsi s'exprimer, est assez caractéristique des grandes familles ferventes à la fin du XIX^e siècle, larges pourvoyeuses d'un clergé pour lequel les vocations se font plus rares, dans un climat peu propice d'anticléricisme croissant.

Eugène Tisserant est donc issu d'une famille nombreuse et unie, attachée à la France comme à la Lorraine, et d'un catholicisme

24. Sur les rapports privilégiés entre la famille du futur cardinal et cette congrégation, ainsi que celle des Sœurs de Saint-Charles, lettre à Maxime Guerrier de Dumast, 30 décembre 1960.